

**ANALYSE STYLISTIQUE DES PARLERS POPULAIRES DANS *DES DIEUX ÉPHÉMÈRES* DE YAHN AKA : VALEURS EXPRESSIVES ET RENDEMENT INTERPRÉTATIF**

**STYLISTIC ANALYSIS OF POPULAR SPEAKINGS IN OF *EPHEMERAL GODS* BY YAHN AKA: EXPRESSIVE VALUES AND INTERPRETIVE OUTPUT**

**Gomongo Nargawélé SILUÉ**

Département de Lettres Modernes, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire, nargawelesilue@yahoo.fr

### **Résumé**

Le *nouchi*, un ramassis de « cultures de rue » des grandes villes ivoiriennes, est adjoint au français pour faire des productions littéraires de cet espace géographique un atlas linguistique des parlers urbains à la solde d'une poétique renouvelée des genres à l'aune du postmodernisme littéraire. *Des dieux éphémères* d'Aka, publié en 2020, est une création littéraire romanesque dont la forme de l'expression est dominée par un lexique fort concentré sur ces parlers d'inspiration urbaine. Ce lexique populaire crée ainsi le pont qui lie les cultures urbaines à la littérature. En *praxis* stylistique, il peut être considéré comme un *caractérisème* de littéarité, car il confère à l'œuvre son caractère littéraire qu'étudie cet article. La présente réflexion se propose d'évaluer, sous l'angle imbriqué de la stylistique et de la sociolinguistique, la mise en scène du parler urbain nouchiique dans ce corpus

romanesque d'expression française. Elle traite ce langage-autarcique « made in Côte d'Ivoire », d'abord comme un parler déstructurant pour le français mais littérairement rentable, et ensuite comme un pourvoyeur d'une littérature ivoirienne postmoderniste.

**Mots-clés :** stylistique, lexique urbain, littérature urbaine, postmodernisme, littérature

### **Abstract**

The *nouchi*, a junk of “street cultures” from ivoirian big cities, is associated with French to make from the literary productions of this geographical space a linguistic atlas of urban speakings for the account of a renewed poetics of genres at the ell of literary postmodernism. *Of ephemeral gods*, a Novel by Aka, published in 2020, is a novelistic literary creation of which the form of expression is dominated by a lexicon mainly focused on these urban-inspired speakings. This popular lexicon thus makes the bridge that links urban cultures to literature. In stylistic *praxis*, it can be considered like a *caracteriseme* of literariness, for it confers to the work its literary feature that this article studies. The current thinking tries to assess, under the overlapping angle of stylistics and sociolinguistics, the staging of urban *nouchi* speaking in a french speaking novelistic corpus. It deals with this self-supporting language “made in Côte d'Ivoire”, first like a destructuring speaking for the French but profitable in literary terms, and then like a purveyor of an Ivorian posmodernist literature.

**Key-words:** stylistic, urban lexicon, urban literature, postmodernism, literarity

La littérature francophone, née en Afrique à la faveur de la colonisation, évolue depuis avec des caractéristiques langagières identitaires qui unissent, au fil du temps, culture locale urbaine et culture occidentale. Avec le temps, des langues locales issues de l'univers urbain ou de certaines villes cosmopolites telles que Dakar, Abidjan, Yaoundé, ont commencé à intégrer la langue d'écriture qui est le français. On voit ainsi un autre système linguistique se fondre ou bousculer le code linguistique français. La présence quantitative des mots et des expressions localement urbains dans certains textes ouvre un cadre d'analyse fécond sur leur créativité. Il est ainsi opportun de s'interroger sur la part que le parler nouchi peut prendre dans la création littéraire, notamment ivoirienne, au moment où une littérature dite urbaine se crée et émerge à l'aune du postmodernisme littéraire. Comment les parlers populaires créent-ils du littéraire à la réception ? *Des dieux éphémères* d'Aka (2020), jeune romancier, nouvelliste et dramaturge ivoirien, relève de cette problématique.

*Des dieux éphémères* est, en réalité, une création littéraire dont la textualité reprend à son compte des réalités sociales, musicales (Zouglou, Coupé-décalé), médiatiques et politiques de la société ivoirienne des deux dernières décennies. La forme de l'expression y est dominée par un lexique emprunté à un parler d'inspiration urbaine : le nouchi. Le *nouchi* qui est un parler populaire beaucoup utilisé dans les grandes agglomérations

ivoiriennes est adjoint à la langue française pour faire des productions littéraires de cet espace géographique un atlas linguistique. La présence de cette langue autre dans des textes écrits en français est créatrice de caractérisèmes de littéarité qu'interroge cet article. En effet, la problématique principale s'articule autour de la littéarité ou du caractère littéraire que confère ce parler populaire ivoirien aux productions littéraires. L'objectif principal de la présente recherche est de présenter la prégnance des parlers urbains dans la création littéraire ivoirienne comme l'expression d'une littéarité particulière. L'article se propose d'évaluer, sous l'angle de la stylistique ou l'étude technique et méthodique du texte en vue d'en dégager sa littéarité, la mise en scène du parler urbain dans le corpus à partir de l'examen du matériau lexical et phrastique. Cette démarche analytique servira de prétexte pour questionner les effets langagiers du jeu combiné des parlers urbains et du phénomène sociolinguistique de l'alternance codique. Elle sera suivie de l'étude des réseaux lexicaux et leur effet de sens.

### **1. LE NOUCHI, UN PARLER DÉSTRUCTURANT POUR LE FRANÇAIS MAIS LITTÉRAIREMENT RENTABLE**

La littéarité est l'objet majeur et éminent de la stylistique de la caractéristique (Molinié, 2012 : p. 215), entendue comme « une sorte de caractéristique d'écriture particulière qui peut être soit personnelle, soit dans une œuvre, soit dans un genre » (Bourkhis, 2004 : p. 209). La section inaugurale de la réflexion entend voir comment le lexique populaire ivoirien est assimilable à un indice *de littéarité*. Il s'agit de voir comment le fonctionnement énonciatif de ce matériau langagier urbain crée,

à partir du phénomène de l’alternance codique, de l’artistisation, sinon renforce le caractère littéraire de l’œuvre. Si l’alternance codique se détermine comme la résultante du contact des langues, quelles sont donc les langues alternées dans le corpus ? Il convient, pour l’intelligence de ce propos, de jeter un regard synoptique sur ce que produit la cohabitation du français et du parler urbain ivoirien ou nouchi dans le système linguistique. Mais avant, qu’est-ce que le nouchi dans le sociolectal ivoirien métaphoriquement désigné ici comme un parler déstructurant pour le français ?

### **1.1. Petite histoire du nouchi**

Le terme « nouchi » est une variété du français apparue au milieu des années 1980. Selon Kouadio (2006), l’on pourrait situer *a priori* la naissance du terme « nouchi ou noussi » dans une réunion par composition de deux mots de la langue locale : le dioula. Il s’agit, d’une part, de **nou** ou « nez » et, de l’autre, **-chi** ou « poil », dont la somme signifie littéralement « poil du nez » (p. 182). Ce sémantisme à inflexion bouffonne a longtemps servi à désigner le « voyou », le « délinquant » de rues dans le sociolectal urbain ivoirien avant de se muer en une variété à part entière du français « made in Côte d’Ivoire ».

Le sociolecte « nouchi » est utilisé pour désigner, au premier abord, un voyou-délinquant opérant dans la clandestinité et l’illégalité. Les nouchis sont des marginaux déscolarisés, pour certains, et non scolarisés, pour d’autres. Ils résident dans les taudis, les bidonvilles et les quartiers populaires précaires ou « ghetto » de la ville d’Abidjan. Ils sont reconnus par leurs tenues

vestimentaires et leur comportement violent. Le terme « Nouchi » est donc la dénomination marginale du citadin dont la couverture parentale et même communautaire ne sont plus en mesure de le contrôler. Parlant de défiance parentale sinon familiale, le parler de ces caïds, rebuts urbains ou sociaux en mal de reconnaissance, est d'ailleurs, à leur image de marginaux de la société. Ils tiennent entre eux un langage encodé qui échappe aux autorités. Il s'agit d'un langage autarcique-codé, verrouillé intentionnellement loin de toute portée compréhensible du parent, du citoyen lambda et plus loin des appareils répréhensibles de l'État. Il est un mélange de la langue française et des langues locales dominées, pour l'essentiel, par le dioula, le baoulé, le bété, le sénoufo... Ce langage finit, par métonymie, par désigner ces sujets marginaux eux-mêmes comme le souligne Lafage : « [le nouchi] désigne les bandes de jeunes des quartiers chauds et le langage qu'ils utilisent » (Lafage, 1991 : p. 97).

Né dans les « ghetto » d'Adjamé<sup>1</sup>, le parler urbain nouchi trouve auprès des jeunes un terreau fertile pour son développement. Bénéficiant d'une grande audience auprès des jeunes, il se retrouve très vite comme langue d'échange dans le commerce et le transport. Vilipendé au départ par la société des lettrés, le nouchi a très vite débordé de son espace social pour se répandre dans le domaine artistique, musical et littéraire notamment, avec une fortune appréciable. Ce parler urbain nouchi de caractère anfractueux fait du non-respect des normes du français des scolarisés sa norme. C'est sa caractéristique principale.

---

<sup>1</sup> Le plus grand quartier commercial d'Abidjan en Côte d'Ivoire.

## **1.2. La déstructuration lexicale et phrastique pour un langage renouvelé avec le nouchi**

La praxis stylistique des textes s'inscrit, aujourd'hui, dans une perspective épistémologique où interfèrent plusieurs sciences voisines avec lesquelles elle partage l'*objet texte*. C'est au nom d'un tel éclectisme que le phénomène de l'alternance codique ou l'étude de la rencontre de langues propre à la sociolinguistique sera sollicitée pour la complétion descriptive et interprétative du lexique urbain ivoirien dans l'œuvre d'Aka (2020). L'alternance codique, faut-il le souligner, s'appréhende comme « la juxtaposition à l'intérieur d'un même échange de passages où le discours [ou des parties de discours] apparten[en]t à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents » (Gumperz, 1989 : 57). Elle se comprend, en d'autres termes, comme le mécanisme transitoire d'une structure syntaxique d'une langue d'accueil A (le français) à la structure d'une autre langue d'emprunt B (les parlers urbains) au sein d'une même construction phrastique. Des trois types<sup>2</sup> que renferme le phénomène de l'alternance codique, le corpus laisse voir, dans un premier temps, l'alternance codique de type interphrastique que l'on retrouve dans l'extrait 1 ci-après :

Extrait 1 : Le chef d'équipe de ces ouvriers décide de s'adresser aux travailleurs qui attendent impatiemment la réparation de l'ascenseur pour rejoindre leurs bureaux. Le

---

<sup>2</sup> L'on distingue l'alternance codique extra-phrastique, l'alternance intraphrastique et l'alternance interphrastique.

saltimbanque [...] avance vers eux d'un pas hébété [...] et lâche cette phrase dans un français approximatif :

- *Les vieilles mères et les vieux pères, c'est pas mainnan bara là va doufay hein. Ça ha prend du temps même. Façon yé zié votre gamme là, vous voulez gagner temps même. [...]*

Une voix de stupéfaction peste en disant :

-*Depuis que ces dagninin là dirigent le pays, il n'y a pas d'efforts pour l'entretien des infrastructures publiques. [...]* C'est pareil pour les routes. Ce sont les pluies qui viennent tester la qualité de leur travail de goudron bio dégradables. (Aka, 2020 : p. 10)

Cette première interaction verbale s'énonce comme une stratégie discursive par laquelle s'alternent, à l'intérieur d'un même jeu dialogal, des répliques de longueur variables et appartenant aux codes linguistiques français et parlers urbains ivoiriens. Ce jeu de mélange codique peut être perçu en pratique stylistique comme « un moyen de caractériser le discours littéraire comme littéraire » (Molinié, 1993 : p. 11). La réplique du protagoniste « saltimbanque » est supportée par un français approximatif qui frise le nouchi bien que les normes syntaxique et temporelle ne soient pas remises en cause. En témoignent les syntagmes nominaux « les vieilles mères, les vieux pères » (désignation connotée dans le jargon ivoirien des personnes âgées ou pour qui le locuteur urbain a du respect), les lexies « bara » (« travail » en langue malinké), « doufay » (emprunt tronqué de « death » du verbe mourir en anglais qui signifie en contexte « finir »), « zié » (zézaïement de « yeux » pris comme verbe « regarder »), « gamme » (emprunt du vocabulaire musical pour



signifier l'« attitude vis-à-vis de quelqu'un ou quelque chose »). Son allocutaire direct converse, quant à lui, dans un français normé avec un emprunt isolé du mot « dagninin » (juron de la langue locale Bété) propre à l'argot ivoirien. Ce terme incarne la fonction de désignation des interlocuteurs absents « les dagninin » dans la conversation. Dans ce passage, le technicien chargé de la maintenance des ascenseurs informe, par des manières peu commodes, son incapacité à rétablir, en un temps raisonné, l'appareil servant à faire monter les travailleurs poirotant.

Au plan de la construction phrastique, le phénomène des usages « mélangés » de codes joue, dans un second temps, sur des intrications du nouchi dans la langue de départ qu'est le français. Il s'agit de l'alternance codique de type intraphrastique. Appelé en anglais *code mixing* (Alby, 2013 : p. 46), l'alternance codique intraphrastique répond à un mélange d'éléments des deux codes linguistiques (français-nouchi) au sein d'un même énoncé phrastique, ici, le français et le nouchi.

Extrait 2 : Les filles au milieu des tirailleurs sont insultées, brutalisées, abusées :

- *Gnin nin là ! Vous avez eu la chance qu'on vous a pas maplô dans vos chambres. C'est payé ça allait prendre du temps. Moi yé suis un woody donc quand yé mougou yé mets du temps avant de mettre l'eau. Mais c'est quand vous serez en prison qu'on va bien vous mougou même ! Espèce de Kpôclé ! Babiè là !* (Aka, 2020 : p. 32)

Par un jeu incessant de transfert et d'incorporation intrusive de certaines lexies ou expressions triviales empruntées au nouchi

avec « yaii, yé » (j'ai, je), « maplô, mougou » (faire l'amour), « payé » (parce que), « mettre l'eau » (jouir), « kpôclé » (prostitué), « babiè » (gros mot, appareil de copulation de la mère), ce second extrait laisse voir un usage d'alternance codique de type intraphrastique. Les mots « gnin nin, maplô, mougou, kpôclé et babiè » sont des segments alternés ordonnés de manière identique selon les normes syntaxiques du français normé. Ils forment sémantiquement un vocabulaire vulgaire à la limite du pornographique.

En soi, tous ces extraits textuels sont marqués par un mélange codique du français et du nouchi. Cette interférence codique contribue à l'étrangeté de la langue du roman. Ces phénomènes de contact linguistique en passant d'une langue à l'autre ou même en les combinant peuvent se comprendre, en dernier ressort, comme l'expression de l'interculturalité des écrivains, selon (Alby, 2013), « pour des buts éminemment sociaux et stylistiques » (p. 43). Le *code switching* ou l'alternance codique existe dans ces différentes productions littéraires dans l'optique que celles-ci soient plus proche linguistiquement des parlers populaires urbains ivoiriens. L'emploi imbriqué de deux codes langagiers demeure important pour l'horizon d'attente, car il facilite une réception plus impliquée du locuteur local.

## **2. STYLISTIQUE DES CATÉGORIES ANALYTIQUES DU PARLER URBAIN**

La stylistique est avant tout une méthode descriptive (formelle) du fonctionnement langagier du texte littéraire. Elle ne projette contextuellement, en dernière instance, que des effets interprétatifs. Ainsi, la deuxième section de cette réflexion que

nous menons entend voir comment le lexique populaire urbain ivoirien peut être appréhendé comme un *caractérisème* de littéarité. Il s'agit de voir comment le fonctionnement énonciatif de ce matériau langagier crée de l'artistisation sinon renforce le caractère littéraire des œuvres. Le traitement du matériel lexical et l'examen du système figuré sont les deux postes d'analyse stylistique qui structurent, en conséquence, la démarche heuristique.

### **2.1. Les réseaux lexicaux et leur effet de sens**

Le lexique est le matériau primaire d'analyse par lequel la praxis stylistique explore les manières dont le discours littéraire exploite ses propriétés aussi bien formelles que sémantiques. Un tel postulat nous amène à étudier le lexique urbain ivoirien à partir des réseaux lexicaux que livre le corpus. L'ensemble formé des niveaux et des registres de langue structure l'étude des réseaux lexicaux. Cet ensemble est déterminant dans l'étude du lexique en ce qu'il permet de mettre en relief les valeurs sémantiques additionnelles. En plus de décrypter l'emploi d'une lexie par opposition à une autre, ces deux démembrements lexicaux décrivent le cadre évolutif du discours littéraire.

L'actualisation d'une idée exige de la part du locuteur-scripteur le choix du mot, son arrangement syntaxique et immanquablement la prise en compte de la situation communicationnelle. Cet amas de conditionnements préalable à l'acte d'énonciation forme le niveau de langue. Le corpus d'étude présente une dominante du niveau simple, familier ou populaire. Le vocabulaire utilisé est emprunté à la vie urbaine du quotidien

et donc est à vocation expressive. Le familier est bâti, ici, sur des expressions figées du langage nouchi mais construites par des insertions de mots du terroir ou d'autres langues que le français. Nous avons, en l'occurrence, « il est mal bongouanou ! » (c'est bon), « il est mal dougoutigui ! ou c'est du pur Douglas ! » (c'est assez doux), « mais ça djô pas » (la chose n'a aucun effet), « ça gâte cœur » (c'est révoltant, énervant), « yaii te montré qui a mis caca de cabri dans papaye », « yaii mettre l'eau yaii gagner temps » (je vais éjaculer et partir), « et ça va pas aller quelque part » (commettre l'irréparable en toute impunité). Ce faisceau d'unités linguistiques, constitué par fusion d'au moins deux codes distincts (français et nouchi), forment dans le sociolecte ivoirien ou « l'Ivoironie »<sup>3</sup> (Toh Bi, 2018), des expressions toutes faites à caractère conventionnel, puisqu'il s'agit de doter chacune de ces unités langagières urbaines « d'un sens explicite, attribué conventionnellement à une suite donnée de mots, de la même façon qu'un sens explicite, ou plusieurs dans les cas de polysémie, appartient par convention à chaque mot de la langue » (Baylon et Mignot, 2007 : p. 153). Ainsi, la valeur implicite des expressions urbaines tient à ce qu'elle soit l'apanage d'une société précise qui, de façon conventionnelle, attribue un certain type de sens à des mots ou des groupes de mots qui, d'un

---

<sup>3</sup> Selon le critique Emmanuel Toh Bi, le concept de « l'Ivoironie » est avant tout un état d'esprit de l'ivoirien cumulé par l'histoire, la sociologie, la linguistique locale, l'ambiance et la danse urbaines (Zouglou, Coupé-décalé, Rap ivoir, Slam) et les événements politiques récents de la Côte d'Ivoire. Les expressions figées relèvent, en conséquence, du « langage made in Côte d'Ivoire », qui plus est souscrivent à la linguistique locale et se révèlent comme des indices expressifs de « l'Ivoironie ».

point de vue littéral, sont antagonistes parce qu'appartenant à des isotopies ou des registres plus ou moins distincts. Ces expressions toute faites utilisées par le scripteur s'inscrivent pour la plupart dans un registre de l'injurieux ; ce qui donne une tonalité particulièrement relâchée et populaire au langage utilisé, avec « gaou », « dagninin », « gnin nin », « bêkpotissakpo », « gnri gnron », « ibièkissè », « tchizza », « Akpèssmandi », « poignons », « frappeurs d'ahoco », « babiè », « chien baoulé ».

Le vocabulaire scatologique plutôt composite du nouchi laisse voir tantôt des emprunts aux langues ivoiriennes comme le dioula « ibièkissè, babiè » ; le bété « dagninin, gnin nin, gnri gnron, poignons, woody » ; le baoulé « bêkpotissakpo, akpèssmandi, ahoco » ; tantôt à partir des lexies créées par un processus de forgerie onomatopéique : « chôcôbi, » (fait de grasseyer) yaaaako héé, tu heuu » ou idéophonique avec « brouteurs, microbes ». Les mots « brouteurs, microbes » ont particulièrement une connotation péjorative dans le sociolecte ivoirien. Les « brouteurs » sont des arnaqueurs-cybercriminels actifs du continent africain qui, par des stratagèmes et bien souvent mêlés à des pratiques mystiques (sacrifices humains), vident les comptes bancaires des Européens pour s'enrichir de manière illicite et se font surtout distinguer par une vie des plus exubérantes. Les « microbes »<sup>4</sup>, quant à eux, désignent connotativement des mêmes délinquants, drogués, voleurs et agresseurs qui font la loi en toute impunité dans les grandes villes de la Côte d'Ivoire, notamment Abidjan. À l'instar des microbes,

---

<sup>4</sup> Appelés par effet d'euphémisme, « enfants en conflit avec la loi », par les gouvernants.

micro-organismes invisibles à l'œil nu, ces dicteurs de loi en milieu urbain agressent, dépouillent et éventrent avec des armes blanches leurs victimes sans être inquiétés. C'est justement cette impunité qui fait dire au narrateur extradiégétique, ici, « et ça va pas aller quelque part ! ».

On peut adjoindre à cette liste les créations lexicales par des dérivations vulgaires issues du français et du dioula du pays imaginaire « d'ibièkissèdougou » (pays des vagins ou des cons). Le lexique argotique ivoirien est, lui, formé par les emprunts au nouchi mâtiné de langues locales avec des connotations localement affectées à certains mots : les « vieilles mères », les « vieux pères », « l'Atoté » (produit aphrodisiaque masculin), cargo « France au revoir » (importé de l'Europe), « gboflotto » (tartine à base de farine de blé vendue aux abords des rues), « yako, yaaaako héé » (prononcé pour exprimer sa compassion, en guise de réconfort), « kodjo » menstruelles. Dans le corpus, nombreuses sont les créations verbales (apocope *tuua*, pour *tu vas*) et lexicales urbaines tenues par divers mécanismes de formation. L'on peut distinguer entre autres, les cas de néologismes paronymiques avec « détruyands » (pour *truands*), « 'éjaculer' la salle » (évacuer la salle), « rUposte » (*riposte*), de néologismes morphologiques comme « les marmailleurs » (*escrocs*), « bandécochon ! » (bande de cochons), et de néologismes sémantiques que sont « des brouteurs », « les microbes ». Ces relevés textuels sont, pour les uns, des mots nouveaux fabriqués qui apparaissent dans le discours littéraire, et qui connaissent des connotations sociolectales, pour les autres. Ils font leur entrée dans la langue d'accueil (française) et dans le

micro-espace littéraire pour enrichir ou renforcer l'opacité de son contenu informationnel sinon son artistisation ; là où Stolz (2006) parle de connotation esthétique, c'est-à-dire qu'ils « participent à l'inscription du texte [...] à une esthétique particulière » (p. 88).

Il reste néanmoins que la saisie de ce vocabulaire hybride implique la connaissance du langage urbain ivoirien que le locuteur-écrivain réinvestit dans le littéraire. Ce langage réunit plusieurs registres de langue propres à divers domaines référentiels du monde urbain ivoirien. Ainsi, on a, d'abord, le registre administratif avec « cabinet du ministre », « ascenseurs », « douzième étage », « bureau », « directrice de cabinet ». Ensuite, le domaine scolaire et étudiantin : « école gratuite », « COGES » (Comité de Gestion des Établissements Scolaires), « frais annexes », « droit d'inscription », « cantine scolaire », « la Fesci » (Fédération Étudiantine et Scolaire de Côte d'Ivoire), « étudiants ». En outre, le registre policier avec « DG de la police », « cargos », « grenade », « lacrymogène ». Et en dernier ressort, le domaine de la répression tenue par les mots « bavure », « coups de rangers », « brutalisés », « abusés », « maplô », « mougou ». Ce mélange des vocabulaires marque stylistiquement l'œuvre en renforçant son caractère littéraire. Il décrit de manière progressive et insoupçonnée, d'une part, l'insouciance de la classe gouvernante et la « rUposte » (terme ironisé de riposte) des forces de l'ordre. D'autre part, il s'agit d'une dénonciation de l'injustice et de la violence exercées sur les élèves et les étudiants du pays imaginaire « d'ibièkissédougou », simulacre de certaines mauvaises gouvernances des pays du

continent noir africain. Cette étude des parlers populaires peut être récapitulée dans le tableau suivant<sup>5</sup>

<b>Lexique familier/populaire</b>	<b>Argot urbain/médiatique/Scatologique</b>	<b>Néologismes onomatopéiques / idéologiques</b>	<b>Emprunts aux langues locales</b>	<b>Connotations sociolectales</b>
« Le m'as-tu-vu », « faire le boucan à outrance », « ça gête cœur », « c'est mal bongouano u ! », « ça va pas aller quelque part », « yaii Zié », « c'est pas mainnan »,	« Gaou », « mapouka », « c'est du pur Douglas ! », « zougrou », « mougoupan », « ziglibithy », « les filles bio », « même pas pecto », « faire le farot farot sauvagement », « le travaillement », « il a tapé poto », « gboflotto », « le père de la	« Doufay », « chôcôbi », « Yaaaako », « ibièkissèdougou », « détruyands », « marmailleurs », « bandécochon ! »	« Bara » « woody », « bêkpotis sakpo », « gnri gnron », « dagninin », « gnin nin » « Akpèssm andi » « poignons », « ahoco », « kodjo », « l'Atoté » ,	« Les vieilles mères », « les vieux pères », « Goudron bio dégradables », « gamme », « mettre l'eau », « gagner temps » « frappeurs d'ahoco », « chien baoulé », « les brouteurs », « les microbes »,

<sup>5</sup> Outre les exemples ayant fait office d'analyse, ce tableau reprend de manière exhaustive les parlers populaires issus du monde urbain ivoirien que livre le corpus.



<p>« façon yé zié votre gamme là », « yé mets du temps », « yaii mettre l'eau yaii gagner temps ! » « les maudits ascenseurs sont encore en panne ! », « c'est payé », « je suis au serré », « mon zizi », « chauffer mon rognon », « faire mouvemen t vers »,</p>	<p>marmaille », « les larmes de crocodile », « you be you », « c'est pas pahé chose que truc », « ça djô pas », « rUposte », « se jouer les djangos », « lacri », « adjovan », « voiture France au revoir », « les gardes flocos », « le gbinzin », « coronavirus » , « ils sont forts dans vaurien », « kpêtou », « djou sale là ! », « maplô », « maplôly », « gnin nin là ! », « babiè là ! », « les babiè », « Le vieux</p>		<p>« ibièkissè » « djou »</p>	<p>« les maudits ! », « marmailles », « mon rognon », « la Sorbonne », « éjaculer la salle », « blesser » dans notre jeton</p>
--	---	--	---------------------------------------	--

« caca », « putain de merde »	Mènèkré », « mougou », « kpôclé », « tchizza »,			
-------------------------------------	--	--	--	--

## 2.2. L'emploi figural du lexique urbain ivoirien

La figuralité langagière réside en « des manières de parler [ou d'écrire] distinctement des autres par une modification particulière [...] qui les rend, ou plus vives, ou plus agréables que les manières de parler qui expriment le même fond de pensée » (Gardes Tamine, 2011 : p. 15). La figure s'impose, dans l'énoncé littéraire, comme un emploi imagé des mots, les détournant, par un mécanisme asyntaxique ou de contiguïté sémantique, de la simple fonction informative. Son étude stylistique conduit, de ce fait, « à une manipulation langagière qui exige un décryptage du message dont la formation se trouve décalée au regard de l'expression directe », disent Caron et Cansigno (2012 : p. 85). Le corpus présente une forte occurrence d'emplois tropiques qui demeure intimement attachée au *topos* de la peinture de la vie urbaine ivoirienne.

« *Merde ! Merde ! Merde ! les maudits ascenseurs de ce ministère sont encore en panne !* » (p.9)

« *Le temps est coagulé ! Le temps qui était n'est plus le temps du temps !* » (p. 11)

Dans ces deux constructions phrastiques, les lexies « maudits » et « ascenseurs » dans le syntagme nominal « les maudits ascenseurs » puis « temps » et « coagulé » sont les

déterminations langagières sur quoi porte l'effet stylistique. Dans le premier énoncé, il y a marquage stylistique, puisque le qualificatif à valeur dysphorique « maudits » est antéposé au substantif « ascenseurs », qui plus est le rejet sémantique que crée leur association. Une étude componentielle de chacun des termes permet de s'en rendre pleinement compte. L'analyse sémique de la lexie « maudit » peut se décomposer en ces sèmes : /abstrait//spirituel//malheur//réprouvé//malédiction//détestable/. Comme tel, la lecture sémique laisse appréhender un sémème dépréciatif. Le terme « ascenseur », lui, livre ceci : /concret//technique//appareil//servant à monter//des passagers//différents étages//immeuble/. À la lisière de cette étude componentielle, il y a, d'un point de vue sémantique, une incongruité sémique entre les deux lexèmes « maudits » et « ascenseurs ». Ceux-ci n'autorisent aucun rapprochement au regard des référents qu'ils actualisent. On dira, ainsi, que le sens littéral est inopérant. L'épithète antéposé « maudit » est en emploi connoté de métaphore *in praesentia*. Associé à l'exclamatif précédé de l'interjection du désenchantement « merde ! » avec trois occurrences, ce qualificatif non laudatif, en plus de participer au processus d'anthropomorphisation du substantif « ascenseurs », étale l'état affectif dysphorique du sujet parlant. Le mauvais état des ascenseurs sous-tend, ici, tout le ras-le-bol du personnage littéraire, comme le suggère l'adverbe temporel de répétition « encore ».

L'unité linguistique « le temps est coagulé » désigne un cas de métaphore attributive. Le métaphorisé « temps » et le métaphorisant « coagulé » sont réunis au moyen de la copule

d'état « est » ou, pour dire les choses autrement, chacun des termes de la métaphore appartient à des domaines opposés. De manière conventionnelle le sang, substance liquide composée de plasma, de globules blancs et de globules rouges qui circulent dans l'organisme des êtres vivants, ce après chaque battement cardiaque, peut se coaguler, une fois exposé à l'air libre.

*Tu veux dire **quoi** ? Tu veux chauffer mon cœur et mon rognon **quoi** ? Tu heuu te jouer les babiè **quoi** ? ... tu veux montrer que tu as gros cœur **quoi** ? Yaii te mougou matin-là.*

Le pronom interrogatif « quoi » (mis en gras) est la lexie sur laquelle repose le fait de style avec, notamment sa réitération en fin de chacune des phrases à modalité interrogative. Ce *continuum* phonique modélise la figure microstructurale de l'épiphore, procédé langagier par lequel une même lexie ou un groupe de lexies est repris en fin de phrase. L'épiphore donne ici une note familière au discours émis. Elle assure une fonction phatique, puisque le locuteur essaie continuellement de maintenir le contact avec son allocutaire : il sert d'appui du discours (Stolz, 2006 : p. 96), sorte de tic langagier propre au style familier. Tout bien considéré, la dominante des mots ou expressions empruntés aux parlers urbains dans ce roman dessine *in fine* des linéaments d'une littérature urbaine postmoderniste que s'attache à montrer l'ultime section du travail.

### 3. LE NOUCHI ET LA NAISSANCE D'UNE LITTÉRATURE IVOIRIENNE POSTMODERNISTE

Comme l'argumente Bakhtine (1977), « l'énonciation n'existe pas en dehors d'un contexte social, puisque chaque locuteur a un horizon social. [...] Le locuteur pense et s'exprime pour un auditoire bien défini » (p. 15). Le lectorat ivoirien est d'emblée urbain. Il s'ensuit que l'univers urbain ivoirien et sa culture linguistique influent l'écrivain et subséquemment son œuvre. Si, à la question de l'intérêt de la littérature, Milly (1992) répond qu'elle permet « une vision du monde et des hommes, différente de celle des textes documentaires, parce qu'elle fait une large part à la récréation par l'imaginaire » (p. 30), il en demeure pas moins que l'usage littéraire du parler urbain ou nouchi entraîne, ainsi, à la mise en place d'une poétique renouvelée. L'intrication des parlers populaires ivoiriens et du français dans le discours littéraire crée un effet esthétique sur le lecteur-récepteur, mais reconfigure irrévocablement ce discours en un fait de spécificité du langage (violation du code générique) qui intéresse la stylistique.

Dans le milieu de l'art verbal (littéraire) ivoirien, en effet, l'impact du nouchi sur les productions littéraires a pour parent lointain et initiateur le mélange du « malinké » et du français opéré avec *maestria* par le romancier ivoirien Kourouma (1970). Aussi, pour Mongo-Mboussa (2004), Kourouma, au travers de ses *Soleils des indépendances*, incarne-t-il « la responsabilité de la forme » (p. 45) du roman ouest-africain de la langue française post-indépendance. On pourra se référer au juron récurrent du personnage principal de Fama Doumbouya de cette œuvre

lorsque celui-ci se récrie : « Bâtard de bâtardise ! Gnamokodé ! » (p. 11) ou même à la transcription littérale du malinké en français de la mort de son cousin par les colporteurs : « Ibrahima a fini » (p. 10). Il va s'en dire que le rejet de l'impérialisme linguistique occidental dans la création littéraire ivoirienne s'est surtout traduit par l'appropriation (Kouadio, 2008 : p. 7), la tropicalisation du français ou sa « malinkélisation » adossée à bien d'autres facteurs sociolinguistiques endogènes, urbains bien souvent, avec la prégnance du vocabulaire de l'argot ivoirien. Cette non-observance aura servi d'alibi à la classe littéraire de ce pays pour se saisir du lexique populaire urbain (nouchi) et le réinvestir dans leurs productions littéraires. Ce phénomène est d'autant plus en vogue aujourd'hui qu'il permet de revendiquer l'existence de ce que l'on est en droit de nommer « littérature urbaine ». L'on assiste et, de manière progressive, à un passage de la désacralisation de la poétique des genres littéraires induite par une sacralisation langagière dense du nouchi, et des messages vocaux comme écrits issus des réseaux sociaux... C'est dire, autrement, que, de par son dispositif énonciatif et l'emploi lexical populaire opéré dans ses énoncés écrits, la création littéraire ivoirienne se modélise de plus en plus en un atlas linguistique des parlers urbains à la solde du postmodernisme littéraire. Le critique littéraire N'da (2009 : p. 11) fait, à ce propos, le constat suivant :

*La nouvelle génération d'écrivains africains francophones [...] s'inscrivent résolument dans la dynamique du renouveau [...] dans des recherches novatrices et des expériences innovantes de l'écriture*

*contemporaine et du postmodernisme littéraire, qui subvertissent le[s] code[s] romanesque [poétique, dramaturgique] au profit d'une écriture de la liberté et de la libération, d'une esthétique de la déconstruction ou du dé-s-ordre, ou tout le moins, de l'audace inventive et de l'imagination créatrice.*

Les écrivains réinvestissent de nouvelles normes d'écriture. En plus des exigences génériques classiques occidentales et surtout celles du modèle des premiers écrivains négro-africains d'expression française qu'ils récusent, les romanciers, poètes et dramaturges avant-gardistes imbriquent avec adresse roman et poésie, dialogue et musiques urbaines (Aka, 2020 : p. 17) (refrain : Souzi hééé Souzi/C'est la souzi de mes envies ooo/Souzi hééé Souzi/C'est la Souzi de mes soucis)<sup>6</sup>, narration et journalisme, oralité et registres de langue, etc. Ils superposent dans une sorte de « cocktail de langues », au plan linguistique, langue française et anglais, langue française et tchui, langue française et dialectes locaux (dioula, sénoufo, baoulé, bété...), langue française et parlers populaires urbains, messages oraux/écrits de réseaux sociaux... à l'aune de la poétique hybride d'une littérature urbaine. L'œuvre littéraire devient, de par la discursivation des parlers urbains, « une mosaïque textuelle », une œuvre « n'zassa » pour reprendre la terminologie d'Adiaffi (2000 : p. 4) pour qualifier le mélange de genres mais, ici, observé dans le langage. Un langage n'zassa fait du mélange

---

<sup>6</sup> Refrain de la chanson urbaine « Souzi » de l'artiste Gbaï Godo. Connue sur le nom de Yo Claude Armand Virgile, célèbre animateur et présentateur de la télévision ivoirienne.

de plusieurs langues inscrit les textes qui en font usage au cœur de la problématique postmoderniste.

L'idée de liberté fait de la production littéraire une construction « du chaque moment », de sorte que le texte du romancier Aka (2020), à l'instar de ceux de ses prédécesseurs comme *Les Quatrains du dégoût*<sup>7</sup> de Zadi (2008), trouve son artistisation dans la poétisation du nouchi. Aussi cela contribue-t-il à générer au pôle de la réception une création littéraire à haut régime de littéarité (Molinié, 1993 : p. 99).

En guise de conclusion, nous pouvons retenir que l'étude montre que la création littéraire d'Aka n'est pas prismatiquement limitée au strict respect du code langagier normatif : le français. La poétisation du lexique urbain « nouchiique » confère au texte une littéarité particulière, laquelle sert à décrire, dans l'œuvre littéraire, des réalités historico-sociales, musicales, médiatiques et politiques de la vie urbaine ivoirienne. Le choix de l'argot ivoirien délibérément opéré par le scripteur est la preuve signalétique d'un attachement intime de ce dernier à son identité linguistique qu'il cherche d'ailleurs à partager avec un horizon d'attente plus large. Cela crée un effet de contre-marquage à visée stylistique et stratégique de distanciation esthétique et d'objectivation d'une littérature urbaine à l'aune du postmodernisme littéraire. Le phénomène de l'alternance codique ou la rencontre du français et son appropriation urbaine dans l'espace textuel, les emprunts et les cas de néologismes, la familiarité et le mélange des vocabulaires, sont autant de faits de

---

<sup>7</sup> Œuvre poétique



langue qui, par leur saillance dans le texte littéraire, deviennent des faits de style ou *caractérisèmes* de littérarité. Ceux-ci réinventent de manière insoupçonnée la poétique de l'œuvre littéraire romanesque. Le nouchi, parler autarcique urbain « made in Côte d'Ivoire », influe et contamine la forme de l'expression du langage. Cela a pour conséquence de faire de l'œuvre d'art littéraire ivoirienne, en l'occurrence le texte d'Aka (2020), un texte où le renouvellement des formes langagières dessine un horizon de réception postmoderne initié depuis *Les Soleils des indépendances* de Kourouma (1970).

#### **BIBLIOGRAPHIE**

ADIAFFI, A. J.-M., « Préface », in *Les Naufragés de l'intelligence*, CEDA, Abidjan, 2000.

AKA, Y., *Des dieux éphémères*, Éditions Maïeutique, Abidjan, 2020.

ALBY, S., « Alternance et mélanges codiques », dans SIMONIN J. et WHARTON S. (dirs), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts*, ENS Éditions, Lyon, 2013, pp. 43-70.

CARON, P. et CANSIGNO, Y., « Qu'est-ce qu'une approche stylistique peut permettre ? » in *Synergies Mexique* n° 2 – 2012, pp. 85-98, consulté en Août 2021. Disponible sur : [<https://gerflint.fr/Base/Mexique2/caron.pdf>]

BAKHTINE, M., *Le Marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Les Éditions De Minuit, Paris, 1977.

BAYLON, C. et MIGNOT, X., *Initiation à la sémantique du langage*, Armand Colin, Paris, 2007.

BOUKHIS, R., *Manuel de stylistique*, Academia Bruylant, Louvain-la-Neuve, 2004.

GARDES TAMINE, J., *Au cœur du langage. La métaphore*, Honoré Champion, Paris, 2011.

GUMPERZ, J., *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, L'Harmattan, Paris, Saint- Denis de la Réunion, Université de la Réunion, 1989.

KOUADIO, N. J., « Le nouchi et les rapports dioula-français », in *Le Français en Afrique*, revue des observatoires du français contemporain en Afrique, N° 21, Institut de linguistique française, CNRS, 2006, pp. 177-191. Disponible sur : [\[http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/21/Kouadio.pdf\]](http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/21/Kouadio.pdf)

KOUADIO, N. J., « Le français en Côte d'Ivoire : de l'imposition à l'appropriation décomplexée d'une langue exogène », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 40/41 | 2008, mis en ligne le 17 janvier 2011, pp. 179-197, consulté le 30 avril 2019. Disponible sur : [\[https://journals.openedition.org/dhfles/125\]](https://journals.openedition.org/dhfles/125)

KOUROUMA, A., *Les Soleils des indépendances*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

LAFAGE, S., « L'argot des jeunes ivoiriens, marque d'appropriation du français ? », in *Langue française*, 90, Larousse, Paris, 1991, pp. 95-105. Disponible sur :

[[https://www.persee.fr/doc/AsPDF/lfr\\_0023-8368\\_1991\\_num\\_90\\_1\\_6198.pdf](https://www.persee.fr/doc/AsPDF/lfr_0023-8368_1991_num_90_1_6198.pdf)]

MILLY, J., *Poétique des textes*, Nathan/Université, Paris, 1992.

MOLINIÉ, G. et VIALA, A., *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de le Clézio*, PUF, Paris, 1993.

MOLINIÉ, G., *De la beauté*, Hermann, Paris, 2012.

MONGO-MBOUSSA, B., « Ahmadou Kourouma : engagement et distanciation », in *Cahier spécial. Ahmadou Kourouma : l'héritage*, Notre Librairie. Revue des littératures du Sud, N° 155-156. Identités littéraires, 2004, pp. 44-49. Disponible sur : [<http://fitheatre.free.fr/gens/KouroumaAhmadou/dos.AhmadouKourouma.pdf>]

N'DA, P., « Les nouvelles écritures romanesques africaines », in *En-Quête*, N° 21, EDUCI, Abidjan, 2009.

STOLZ, C., *Initiation à la stylistique*, Éditions Ellipses, Paris, 2006.

TOH BI, E., *Le Manifeste de l'Ivoirionie*, Les éditions Matrice, Abidjan, 2018.

ZADI, Z. B., *Les Quatrains du dégoût*, CEDA-NEI, Abidjan, 2008.